

JEAN GRENIER

LES GRÈVES

récit

nrf

GALLIMARD

LES GRÈVES

JEAN GRENIER

LES GRÈVES

récit

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.*

© Éditions Gallimard, 1957.

A ALBERT CAMUS

Les personnages de ce livre sont fictifs. Toute ressemblance avec des personnes réelles et toute similitude de noms seraient entièrement involontaires et fortuites.

LES GRÈVES

I

Voyez-vous cette plage éclairée, là, en face de vous ? disait-on à l'étranger, au « Parisien », car toute personne étrangère au pays était censée venir de Paris, ou encore au « baigneur », car on ne pouvait venir en Bretagne que pour prendre des bains de mer — eh bien ! c'est le Val Barré ! Dès que brille un rayon de soleil, il éclaire le Val Barré. — En revanche, continuait-on, car la comparaison était obligatoire, la plage des Calvaires qui est juste à côté de nous, derrière la pointe du Mallier est froide, même l'été, quoi d'étonnant ? elle est tournée vers le Nord.

Voilà de ces choses comme j'en entendais tous les jours, étant enfant, de ces lieux communs courants dans les petits pays qui alimentent la conversation et qui me paraissaient fastidieux à l'extrême. J'avais raison : les pensées brillantes et profondes, — originales surtout — je tenais beaucoup à l'originalité — valaient mieux. J'ignorais que l'originalité était chose très rare, que rien ni personne en soi n'était original et qu'il fallait conquérir une originalité sur le fonds qui vous était commun avec la société. Les habitations bigarrées de Venise s'élèvent sur la vase de la lagune qui se répète à l'infini et dont l'aspect n'aurait jamais laissé prévoir ces bou-

quets de fleurs vives que sont les églises, les palais et les boutiques d'une ville où tout est surprise. Je ne savais pas encore quelque chose de bien plus important. C'est qu'il ne faut pas montrer son originalité de peur de la rendre artificielle, comme les écrivains qui croient avoir un style et qui n'ont qu'une « manière » et même un procédé. Quand on écrit, quand on parle, et tout simplement quand on vit, il ne faut pas toujours rester sur les sommets — est-on sûr d'y être d'ailleurs ? Je goûte maintenant ces pages des livres où il ne se passe rien en apparence, et que je sautais autrefois impatientement; elles servent de préparation à ce qui va venir, et qui n'aurait pas d'intérêt si la curiosité n'était aiguïlée, si en même temps nous n'étions pas détachés de la suite des événements et pour ainsi dire soulevés au-dessus d'eux; bref, ces pages qui ne disent rien ont le prix des vacances qui suspendent le travail, pour le rendre possible. N'est-ce pas qu'elles sont belles, ces mesures pour rien ? que les airs d'Opéras ont une poésie sans égale ? Quand je pense que dans la *Traviata* le père du jeune amant de la Dame aux Camélias lui adresse un appel pathétique sur l'air d'une ritournelle napolitaine ! C'est une forme d'art que le calme au sein de l'agitation.

Par cette réduction à la forme pure, le spectateur goûte le plaisir d'un dieu à qui l'on épargnerait une peine *inutile*, j'entends : inutile à son plaisir. C'est un pur divertissement.

A l'extrême opposé se situent les contorsions du mélodrame, auxquelles aujourd'hui nous sommes plus favorables, parce que nous sommes obligés de faire preuve de civisme et de grands sentiments, même dans nos lectures, même dans nos spectacles. Il faut reconnaître que la précédente esthétique est devenue impossible et qu'elle est morte par exténuation — comme celle-ci mourra de son gonflement.

Il existe un entre-deux qui semble être très difficile à saisir par celui qui écrit; il l'est bien facilement par l'homme qui, à demi réveillé la nuit, flotte entre des pensées graves qui

l'ont préoccupé pendant le jour. Il va de l'une à l'autre, en découvre la liaison sachée et harmonieuse. Il transcrira plus tard ces phrases du développement souterrain de la pensée. N'oublions pas que ce qui semble ne pas signifier est aussi important, mis à sa place, que ce qui signifie expressément. (La voix rauque de Pascal n'a tant de prise sur nous que sous-tendue par l'entretien de Montaigne, et l'accent pressant de Platon que par la conversation de Socrate.) Ce serait le moment de parler des « passages » chers aux peintres et qu'ils disent avec raison délicats, de rappeler avec les sculpteurs que ces parties que l'on croit mortes des statues ne le sont qu'en apparence, et seulement pour permettre d'être expressives à d'autres — et encore ceci est mal dit —, avec les archéologues que l'infime partie d'un édifice peut servir à reconstituer un ensemble, le plus rare qui soit, si les proportions en sont harmonieuses. Mais dire tout cela serait violer la loi de l'entre-deux, faire croire comme beaucoup de « penseurs » de bonne foi que la pensée n'a que des sommets...

Et sans l'entre-deux et tout ce qu'il sous-entend de lieux communs, de silences, de phrases en l'air auxquelles seul un changement de ton peut donner un sens, la vie de société (même et surtout en période révolutionnaire) serait impossible.

Mais je ne comprenais rien de tout cela lorsque j'entendais autour de moi comparer l'ensoleillement du Val Barré au vent glacé des Calvaires.

« Cette plage éclairée » que je voyais juste en face de moi — lorsque je passais l'après-midi à Saint-Pontan — située au milieu de l'autre branche de la baie, m'attirait. J'aurais d'autant plus voulu y passer les vacances que cela ne me paraissait pas chimérique, mes parents y étant propriétaires d'un hôtel, « le Grand Hôtel des Bains » qui effectivement et en dépit de son nom était le plus grand hôtel de la plage, car on l'avait considérablement agrandi. Mais cet hôtel étant loué, nous ne

pouvions y passer même un jour sans payer les chambres. Alors, à quoi bon, n'est-ce pas ? Pourquoi ne pas aller dans cette autre grande maison solitaire bâtie dans un site sauvage et souffletée par le vent tout l'été ? Au moins nous pouvions disposer de celle-là.

J'ai donc appris rapidement que posséder n'est pas jouir. Autour de moi je voyais des gens pauvres qui lorsqu'ils avaient quelques sous ne les mettaient pas à la Caisse d'Épargne, lorsqu'ils avaient quelques billets n'achetaient pas d'actions, mais s'empressaient de dépenser au jour le jour le peu d'argent qu'ils avaient gagné, « ne mettant rien de côté », et « vivant au-dessus de leurs moyens ». C'était un sujet de scandale de les voir acheter un poulet au marché (« ils font hausser les prix ») — enfin, avec les conséquences des guerres, ce sont eux les « jouisseurs » qui l'emporteraient sur les possédants à qui l'on ne permettra même plus de posséder.

La plage qui me faisait rêver n'était pourtant pas une de ces plages de luxe où les plaisirs se succèdent. Elle n'avait même pas de casino. Des familles, toujours les mêmes, y venaient de Paris, de Rennes, de Saint-Brieuc, attirées par la modicité des prix, les habitudes prises, les relations ébauchées pendant les vacances avec des inconnus qu'on était sûrs de retrouver l'année suivante, et, quand même, je ne sais quel petit vernis mondain-provincial. Ce n'était pas ce qu'on appelle « un trou » ; il y avait quelques distractions des parties de tennis, plusieurs bals au moment des fêtes, des sauteriers le samedi et le dimanche, un cinéma, des boutiques. Les « flirts » y étaient certainement possibles. Dans cette vie de société très restreinte et très simple, un jeune homme timide aurait eu des chances de goûter quelque plaisir.

Quand un chemin de fer local eut relié la ville où j'habitais, à la plage je pus m'y rendre de temps en temps. Hélas ! je n'y connaissais presque personne ; il m'aurait fallu rester huit jours pour commencer à pénétrer dans quelques

milieux. Mais j'entraînais avec moi un camarade, et ensemble nous nous promenions le long de la mer. Les villas étaient bordées de tamaris, les sentiers laissaient pousser des touffes de fenouil qui au goût avaient une saveur anisée, des sapins maigres et tordus se rassemblaient en bosquets sur les pentes de coteaux voisins; à l'extrémité de la plage, du côté du soleil levant un îlot minuscule à cent mètres du rivage avait l'air d'une barque à l'abri. Les longs soirs d'été on avait peine à s'endormir, et je me souviens encore d'un bain pris à minuit dans une mer vivace et tiède.

Il y a des moments où l'on ne peut penser qu'à une chose, et c'est bien ainsi malgré l'apparence car c'est la seule manière d'avancer, en quoi que ce soit. *One thing and throughout* était la devise d'un Anglais qui tint la place de Churchill pendant l'avant-dernière guerre et dont je ne me rappelle plus le nom. Ne faire qu'une chose et la faire jusqu'au bout, c'est bon pour tout. Les interruptions et les recommencements empêchent de mener à terme un travail et d'en entreprendre un autre valablement. Même si l'on conduit deux choses de front en réservant une part fixe de son temps pour chacune, on ne peut empêcher que l'une des deux l'emporte sur l'autre, qu'elle capte la chaleur intérieure de l'être et ordonne autour d'elle toutes les pensées du jour. Peut-être, dans ce qu'on nomme le domaine de l'action en est-il autrement, et peut-on compartimenter son temps, réservant telle heure à ceci, telle heure à cela. J'en doute; ou bien ces petites actions restreintes ne sont qu'au service d'une grande. En tout cas quand on pense à quelque chose et qu'on veut traduire sa pensée, la « livrer », on ne peut, on ne doit faire que cela. L'embarras n'est pas, comme je l'ai toujours cru, d'avoir à inventer quelque chose; il faut s'empêcher d'inventer et se forcer à découvrir; et ne vouloir découvrir qu'une chose à la fois : nous sommes trop riches, il faut choisir entre les images de nos rêves. Bien entendu, il faut d'abord être né avec une capa-

citée de rêves (la plupart des hommes sont nés complètement éveillés); et puis il faut savoir les diriger, les éliminer, les presser pour en faire sourdre du réel, ou, à partir du réel, les entrelacer avec lui de manière à en faire un indiscernable.

Je ne puis m'empêcher aujourd'hui de penser aux plages que j'ai connues dans mon enfance, par exemple à la « grand-grève ».

La baie s'enfonce très avant dans les terres, une partie même est une sorte de polder, favorable à la culture des pommes de terre et, comme la mer se retire extrêmement loin, une grande part demeure découverte à marée basse et peut être traversée à pied. Cette partie, en juin, sert d'hippodrome.

Cette grande étendue est difficile à mesurer par l'œil. Quand un jour de congé — un jeudi — (le dimanche on ne peut rien faire d'agréable) — je décidais après avoir consulté l'horaire des marées de la semaine dans un journal, de traverser la grève en compagnie d'un ami pour aller d'un côté de la baie à l'autre; j'avais le sentiment d'être un explorateur à bon compte. Après nous être déchaussés et après avoir vite franchi les bandes de galets puis de coquillages qui bordaient la côte, nous marchions sur une boue sèche et dure, pendant un kilomètre, ouvragée de millions de petits sillons qu'y avaient creusés les vagues en se retirant.

Venait ensuite une, deux, trois « filières », traînées d'eau que la mer avait abandonnées derrière elle et qui formaient, sur l'immense étendue désertée par elle, des sortes de lassos qui pouvaient se refermer sur vous quand vous reveniez trop tardivement sur vos pas au moment du flux : l'eau du large, le « flot » s'y engouffrait à toute vitesse et les faisait déborder, tandis que la « plaine » par ailleurs, et beaucoup plus loin à l'horizon, commençait tout juste à se recouvrir d'une pellicule d'eau. Pour le moment ces filières ressemblaient à des canaux

aux rives de boue liquide, parsemés d'algues ou autres plantes marines. Parfois l'on voyait une femme les jambes nues, poussant devant elle un filet très large et très fin dans lequel venaient se prendre les minuscules crevettes qui vivaient dans la filière. D'autres femmes, habillées aussi misérablement que celle-là, fouillaient le sol avec un vieux couteau aux endroits où se voyait une sorte de spirale de boue, cherchant des « coques » et pourvoyant ainsi à de prochaines épidémies de typhoïde.

Nous laissions loin à notre gauche de gigantesques toupies couchées à demi sur le côté et retenues par des chaînes qui devaient s'enfoncer profondément sous « terre ». C'étaient les bouées qui jalonnaient de distance en distance le chenal destiné aux bateaux qui attendaient la marée haute pour entrer au port et qui se profilaient, l'un à côté de l'autre, à l'horizon sur une mince lame d'eau pareille à un tapis enroulé. Tout à l'heure un coup de baguette prévu allait se faire dérouler un tapis d'un vert glauque d'un bout de l'horizon à l'autre... Autour des bouées, des trous profonds creusés par elles, recélaient une eau palpitante d'animalcules.

Au bout d'une heure et demie de marche nous arrivions en vue de la pointe formée par le village de Tréze, dont le clocher de granit se montrait au-delà du cimetière. C'allait être le moment de se reposer dans une auberge devant une niche de pain de blé noir, du beurre salé et des bolées de cidre. Mais avant de quitter la baie je me retournais pour embrasser du regard cet espace désert où je me sentais perdu, et où s'exercerait bientôt une force contre laquelle rien n'était possible. Comment de ce double effroi peut-il naître un plaisir ? Ceux qui traitent du sublime doivent le savoir.

Les plus beaux paysages sont ceux du ciel. Ils sont plus variés « dans nos pays » (comme dit Chateaubriand) que ceux de la terre; ils sont mobiles, et vous pouvez, sans vous dépla-

cer, les voir changer sous vos yeux. Aucun spectacle n'est plus prenant que cette arène incommensurable qui se remplit à mesure qu'elle se vide, et d'acteurs imprévus. Le sentiment vous saisit de la frivolité de vos occupations et de vos soucis. Seule vous importe la course des nuages ou leur dissolution dans l'azur. C'est en mer ou au bord de la mer que ce spectacle a toute sa grandeur, il n'y est gêné par aucun accident (de même que c'est d'avion seulement que la terre est belle et que ses plis ne peuvent que faire valoir l'amplitude de sa robe).

Le ciel et l'eau sont d'ailleurs comme deux miroirs qui se renvoient leurs reflets, et entre lesquels l'homme se sent heureusement superflu, éprouve son bonheur dans l'inutilité.

Moins grandiose mais plus calmante est la vue que j'ai des fenêtres de la maison où j'écris aujourd'hui : un ciel de couleur indécise assez pur, à travers de grands arbres.

La maison de Jules L... à laquelle je pense s'ouvrait sur ces deux sortes de ciels. Tournée vers la terre, elle avait un jardin rustique et planté de grands arbres... Mais je laisse parler celui qui a découvert le philosophe en découvrant sa maison :

« Vers le milieu de l'année 1880, au cours d'une excursion aux vastes grèves si désertes, et partant si mélancoliques, qui bordent la baie de Saint-V... » (vastes, désertes, mélancoliques, c'est juste, c'est bien dit parce que c'est juste — mais *vaste* n'implique pas *désert*, il y a des paysages vastes et peuplés comme en Italie; et *désert* n'implique pas *mélancolique* : ainsi le Sahara peut être tantôt terrifiant tantôt monotone tantôt grave; la mélancolie est un sentiment doux et poignant; elle donne à l'uniforme écoulement du temps une teinte qui sauve celui qui l'éprouve, du désespoir. Je ne sais quoi d'amer surgit dans les plaisirs... et le mélancolique pourrait dire : Je ne sais quelle suavité affleure dans mes tristesses).

Le promeneur cette année-là, Prosper H..., l'oncle de Louis H..., qui donne cette note juste sur le paysage, poursuit : « Je trouvai sur mon chemin une maison abandonnée... Elle était entourée d'ormes qui l'abritaient du vent de mer. Quelques arpents de terre sablonneuse la séparaient de la falaise et ne laissaient pousser que des ajoncs et des bruyères. Une glycine couvrait encore les murs. Mais le jardin était rempli d'églantiers, de chèvrefeuilles, de ronces et d'orties; entre lesquels pointaient timidement, au pied d'un figuier retourné à l'état sauvage, la pervenche et la digitale. » Voilà pour le côté rustique. Et pour le côté marin la description est plus difficile : des falaises à demi éboulées se terminant par des promontoirs rocheux, des grèves semées de cailloux qui écorchent les pieds et ces grottes où L... allait, au fort de la chaleur, se réfugier; sa grotte préférée s'appelait « la cave Margot »; c'est là qu'il méditait (ou rêvait — souvent sa méditation ne devait être qu'un rêve plus lucide). Dans les journées moins chaudes il poussait jusqu'à la pointe des Tablettes où il retrouvait les deux douaniers de garde, Jean-Louis Ollivier et Jean Jacopin, auxquels il récitait quelques passages de son grand ouvrage en train. Naturellement les douaniers n'y comprenaient rien, et il est admirable que L... témoignât de tant d'ingénuité — car c'était plutôt de l'ingénuité que de la prétention. Comme tant d'écrivains solitaires, il avait besoin d'approbation; et puisqu'il n'arrivait pas à se faire lire par les autres, il lisait aux autres.

Le soir, il revenait en flânant le long des falaises. Lorsqu'il entendait sonner l'Angelus à l'église voisine de Pordic, il regagnait sa maison, et après avoir dîné légèrement (suivant ses ressources) il se mettait à écrire — ou lorsque sa vue était fatiguée, Prosper Hémon nous dit qu'au lieu de se coucher « il s'enveloppait d'un manteau pour descendre jusqu'aux grèves, où il poursuivait encore jusqu'à l'aurore ses méditations de la journée ».

Voilà ce qui s'appelle une vie romantique. Le paysage l'était, il l'est moins depuis l'envahissement estival et les constructions de bicoques sur les plages. Il reste encore ces noms lamartiniens : le Calvaire, le Hallier, Valmarine.

Mais laissons les auteurs de côté et reprenons nos rêveries.

II

Tous ces jours écoulés depuis mon enfance forment une poussière analogue à celle que font les petits vers logés dans le bois et qui rongent les armoires. On est surpris, quand on les ouvre, de voir combien des panneaux de bois qui semblaient résistants ont pu facilement être réduits à rien. De même quand on regarde en arrière dans le temps on est étonné de voir cette épaisseur se réduire à une très mince plaque à travers laquelle on peut arriver à lire en transparence les hiéroglyphes du passé. Rien ne s'est produit finalement qu'une diminution de matière et une augmentation de clarté. Et pourtant tout a changé ! La perspective qui est devenue la mienne ne pouvait absolument pas être la mienne autrefois, et je ne m'en doute pas, prisonnier que je suis de moi-même en tant que malin génie.

J'hésitais pourtant à revoir certains paysages qui m'ont laissé le souvenir le plus poétique — par exemple celui que présente la route menant de la ville à la mer.

La ville était bâtie sur un plateau entouré de vallées parcourues par des rivières. Je ne pensais jamais à l'immensité des temps géologiques qui avait rendu possible le creusement si profond des terres par de si minces cours d'eau. Je voyais ce paysage comme ayant toujours été présent. Le chemin dont je parle allait vers le Nord en sortant de la ville sur le plateau. A droite, après le cimetière, s'élevait un moulin abandonné; puis nous franchissions le pont de quelques mètres

JEAN GRENIER

Les grèves

Jean Grenier a donné à des fictions qui ont l'apparence de souvenirs, et dont le décor est la terre, la mer et le ciel de Bretagne, le nom que portaient encore, au début du siècle, les longs rubans de sable qui bordent les baies et ne s'appelaient pas encore des plages.

L'auteur, qui avait passé de nombreuses années sur les rivages méditerranéens, retourne ici aux paysages de son enfance, à « ces grèves bretonnes, de contour indéterminé, où l'on ne sait si l'on a affaire à du sable, du rocher, de l'eau, de la vase, de la terre ferme, car tous les éléments y sont mêlés ensemble ».

Son livre reflète cette diversité d'aspects. C'est un long récit où des portraits de personnages imaginaires alternent avec des nouvelles, de courts romans et des essais. L'unité est dans l'atmosphère qui donne à l'ouvrage un caractère très original.

nrf

